

La senteur persistante de *Mousses en situation*. Test 1 Installation-jardin de Francine Larivée (1983)

Rose Marie Arbour

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arbour, R. M. (2009). La senteur persistante de *Mousses en situation*. Test 1 : installation-jardin de Francine Larivée (1983). *Spirale*, (228), 39–40.

La senteur persistante de *Mousses en situation. Test 1* Installation-jardin de Francine Larivée (1983)

par ROSE MARIE ARBOUR

Comme un aimant qui attire à lui les pépites de métal, une installation-jardin de Francine Larivée, intitulée *Mousses en situation. Test 1* (1983), attire toujours à elle des questions actuelles.

Du fait de l'utilisation d'un matériau inusité — des mousses vivantes cueillies en sous-bois —, les étapes de conceptualisation et de réalisation de cette installation-jardin en 1983 ont nécessité une équipe multidisciplinaire (artistes, botanistes) : les mousses recyclées sont devenues matériau d'art. Le recyclage est une procédure qui, depuis le début du xx^e siècle, s'inscrit dans une longue tradition de recyclage poétique du réel, entraînant avec lui celles du montage et de l'assemblage. Le recyclage recèle une valeur subversive encore bien réelle aujourd'hui ; il permet, entre autres, une intrusion massive du quotidien dans l'œuvre d'art, ce qui précarise la limite entre art et vie et fait réfléchir le spectateur tout autant à l'un qu'à l'autre.

La pratique du recyclage aujourd'hui marque les œuvres de nombreux créateurs aussi bien en littérature, en danse et en performance qu'en musique, en vidéo et en photographie. À cela s'ajoute, chez nombre d'entre eux, une attitude modeste face au réel et face à l'art — modestie qui se différencie de l'attitude héroïque et souvent triomphaliste des artistes de la modernité.

Francine Larivée pratique régulièrement la cueillette — en milieu urbain comme en milieu non urbain (rebuts de toutes sortes, fragments d'objets laissés pour compte, etc.). Si elle accumule habituellement des fragments et des objets inertes, elle s'est tournée, au début des années 1980, vers un matériau inédit tiré des sous-bois — les mousses

vivantes. Cette action n'a pas été sans conséquence : les mousses ont été adoptées comme matériau d'art avec les exigences propres à un végétal vivant dont les soins sont particuliers (éclairage, humidité, situation particulière dans le sous-bois...). La science a croisé ici le projet artistique et a modifié les frontières de ce dernier, grâce à un dialogue et des échanges entre l'artiste et des botanistes.

L'installation-jardin a été présentée en 1983 dans le hall d'entrée de la Place Ville-Marie à Montréal ; elle faisait partie des œuvres de l'exposition de groupe *Actuelles 1* qui eut lieu grâce au soutien d'Air Canada. L'œuvre était en quelque sorte un paysage miniature : sur une toile géotextile posée à même le sol reposait une structure grillagée elle-

même recouverte de sphaigne. Cette structure assemblée et cousue fut modelée pour évoquer montagnes et vallées ; d'innombrables parcelles de mousses vivantes y avaient été patiemment fixées. La surface faisait 7,35 m sur 7,35 m avec, au milieu, un étroit passage permettant de circuler. La hauteur maximale était de 60 cm. Tout autour du paysage de mousses, du gravier de rivière était retenu par un pourtour en bois. Quatre bancs de bois pour les visiteurs étaient disposés aux extrémités des axes nord-sud. La situation de *Mousses en situation. Test 1* dans ce hall d'entrée où la climatisation règne et où la circulation des passants est dense, soulevait la question, à savoir : les mousses le supporteront-elles ? Combien de temps vivront-elles ? Une telle intrusion d'un fragment de nature dans

un édifice public, climatisé et urbain situait cette installation-jardin aux frontières entre art et vie, entre culture et nature. Dans l'environnement particulier où l'œuvre se trouvait pour plus d'un mois, le paysage miniaturisé donnait l'image d'une portion de nature rêvée. L'installation était présentée comme un « test » qui, comme dans un laboratoire, allait d'ailleurs être répété pour vérifier la réaction des mousses aux conditions qui leur étaient faites : quelle résistance développent-elles face à cet environnement artificiel ? Qui plus est, qu'en est-il des gens qui y travaillent et y circulent régulièrement ? Qu'y a-t-il encore de « naturel » dans notre vie quotidienne urbaine ? S'intéressant aux premiers stades du monde végétal, Francine Larivée a tenté de maintenir les mousses en vie en tentant



Francine Larivée, *Mousses en situation. Test 1* (Vue d'ensemble), 1983
Mousses, eau, treillis métallique, galets, bois, 7,8 mètres X 7,8 mètres
Exposition Actuelles 1, Place Ville-Marie, Montréal
Photo : Daniel Roussel

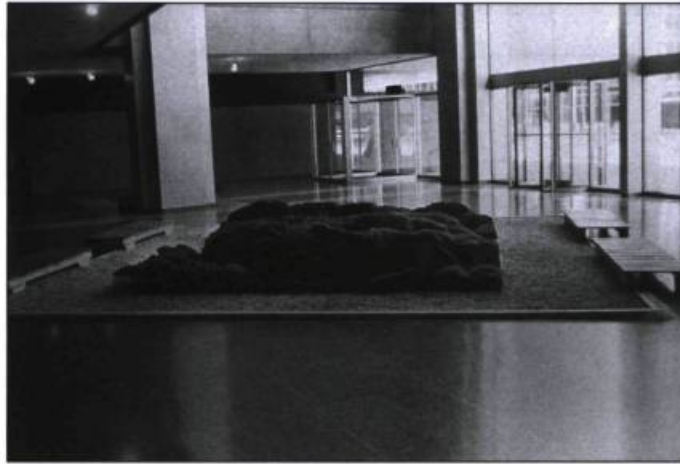
divers types de manipulation et d'entretien. *Mousses en situation. Test 1* a été le premier coup d'envoi dans cette exploration des frontières entre art et botanique, qui sera suivi par deux autres « Tests »¹.

Les pressions de toutes sortes sur notre environnement ont mis l'humanité devant une catastrophe annoncée. Aujourd'hui, le « retour à la nature », qui a été régulièrement et diversement prôné depuis la fin du XVIII^e siècle occidental, n'est plus possible non seulement à cause de la population grandissante de l'espèce humaine mais en raison des effets corrosifs de l'industrialisation et de l'urbanisation à tout crin sur toute la planète. Tout y a été exploré et balisé — la « nature » a perdu sa réalité originelle et mythique.

La question que l'œuvre pose aujourd'hui

Comme il y a 25 ans, *Mousses en situation. Test 1* (1983) pose aujourd'hui une question qui est toujours d'actualité. Elle concerne d'abord la volonté de sortir de l'espace institutionnel habituellement dévolu à l'exposition des œuvres d'art (musées, galeries d'art, biennales) pour se situer dans un espace public et atteindre ainsi un public différent — celui d'une tour à bureaux. Comme bien des passants, à la vue de cette installation, j'ai ressenti un choc : le vert profond des mousses, leur odeur et leur humidité, l'entretien qui allait de pair, tout cela a provoqué un sentiment inédit pour moi face à une œuvre : cette dernière « vivait » biologiquement tout en existant pleinement sur le plan artistique.

Le paysage miniature s'étendait tel un vaste panorama; mon regard survolait, comme à vol d'oiseau, une forêt recouvrant des montagnes et des vallées d'un vert moiré. Chaque fragment de mousse (élément réel) s'était additionné à un autre pour former un tapis dense aux verts nuancés qui représentait non pas la réalité ou la nature telle qu'elle est (comme une maquette peut le faire), mais telle que Francine Larivée l'avait imaginée tout en se soumettant aux lois strictes et complexes de la bota-



Francine Larivée, *Mousses en situation. Test 1 [Vue latérale]*, 1983
Mousses, eau, treillis métallique, galets, bois, 7,8 mètres X 7,8 mètres
Exposition Actuelles 1, Place Ville-Marie, Montréal
Photo : Daniel Roussel

nique. Les mousses vivantes devenues collines, vallées et ravins formaient un paysage utopique, tel un monde d'avant le sixième jour. À la fois paysage « réel » et fictif, l'œuvre, curieusement, arborait une sorte d'intemporalité. Elle était un paysage immémorial dénué de toute présence humaine ou animale. D'où le silence qui s'en dégageait. L'échelle miniature du paysage conférait de plus un aspect ludique à l'installation : j'étais comme Gulliver au pays de Lilliput.

Ce qui m'avait tellement frappée a probablement été ce matériau vivant ayant ses caractéristiques physiques et olfactives en changement constant et qui donnait à l'œuvre une présence à la fois familière et insolite. La vue, l'odorat, le toucher étaient sollicités. De pouvoir survoler ce paysage comme si j'étais un oiseau en plein vol concrétisait de plus un rêve vieux comme le monde.

• • •

L'intérêt de Francine Larivée pour les plantes et les mousses remonte à son enfance. Il s'était ici combiné à une recherche multidisciplinaire alliant attitude artistique et savoir scientifique (celui des botanistes). Le défi avait été de savoir combien de temps ces mousses allaient survivre dans un environnement qui leur était tellement étranger : l'installation devait recevoir les mêmes soins qu'un jardin puisqu'elle en était un; la cueillette du matériau

vivant avait préalablement répondu à certaines règles de cueillette sélective pour assurer la continuité des espèces; l'œuvre était en croissance continue et devait survivre aux conditions climatiques pendant tout le mois que dura *Actuelles 1*. Enfin, plutôt que d'être conçue à la verticale comme l'est traditionnellement une sculpture, l'installation s'étalait à l'horizontale, à même le sol.

Je ne peux passer sous silence un antécédent qui a présagé *Mousses en situation* : une autre installation monumentale, *La chambre nuptiale* réalisée et présentée dans un contexte urbain et culturel particulier, avait affiché des préoccupations sociales propres à une société occidentale des années 1970. *La chambre nuptiale* avait été présentée au Complexe Desjardins, dans le cadre des activités artistiques liées aux Jeux olympiques de Montréal (1976). Je rappelle que le Mouvement des femmes avait alors, depuis la fin des années 1960, incité nombre de femmes artistes à remettre en question la nature et le contexte de leur travail artistique — tant sur le plan de la production que de la conception et de la diffusion artistique. D'entrée de jeu, *La chambre nuptiale* s'était adressée à un public de centre commercial. Les visiteurs de *La chambre nuptiale* pénétraient et déambulaient dans une tente circulaire dont les thèmes étaient à portée didactique — les rapports homme-femme, la maternité, le tra-

vail rémunéré des femmes, l'image des hommes et des femmes donnée massivement par le cinéma et la publicité... À la sortie, des animateurs attendaient les visiteurs pour discuter et débattre de ce qu'ils avaient vu et compris. Ce bref rappel de *La chambre nuptiale*, œuvre collective s'il en fût, et multidisciplinaire de surcroît, éclaire l'importance du rapport entre l'art et le social, entre l'individu et son environnement qui a toujours soutenu le travail artistique de Francine Larivée.

Mousses en situation. Test 1 soulève pour sa part des questions d'ordre écologique — l'équilibre/déséquilibre entre ce qui est dit « naturel » et ce qui relève de l'intervention humaine dans ses dimensions technologiques. Dans un contexte social et politique toujours actuel un quart de siècle plus tard, à une époque où l'écologie est au centre des préoccupations majeures de la planète tout entière, cette installation-jardin fait aujourd'hui figure de signal. Elle était une figure allégorique² — mais contrairement à une allégorie, elle était vivante. Francine Larivée est ainsi passée de questions liées à l'environnement culturel et social des individus dans une société de consommation à des interrogations liées à l'écologie de la planète. *Mousses en situation. Test 1* posait une question qui est toujours actuelle : en tentant d'imposer à la nature nos conditions, sommes-nous en train de nous faire disparaître nous-mêmes? ●

1. La dimension laboratoire de cette installation a été mise en évidence non seulement dans l'entretien de l'œuvre tout au cours de son exposition dans un environnement climatisé de bureaux et de commerces (contrôle de la lumière, de la chaleur, interrelation entre les mousses et les visiteurs, arrosages compensatoires...) mais, après le démontage de l'œuvre, chaque module a été inséré sous la paille, dans des boîtes de carton et exposé au froid, au gel de l'hiver. C'était le *Test 2*. Au printemps, les mousses avaient survécu, intactes. Le *Test 3* consistera, l'année suivante, à présenter l'installation-jardin dans les silos du Vieux-Port de Québec pour l'événement *Québec 1534-1984* et ce, en tenant compte d'autres conditions (l'éclairage, particulièrement).
2. Christine Ross, « Au-delà et par la diversité », catalogue *Actuelles 1*, Foyer d'Air Canada, Place Ville-Marie, 21 octobre au 12 novembre, 1983, p. 60.